

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKOZIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered as the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 24 septembre 1912. Thermomètre de E. Claudel. Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 615 rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit. Centigrade.

M. DE BETHMANN-HOLLWEG A BUCHLAU.

Les ministres voyagent beaucoup cet été. Le chancelier de l'empire allemand, M. de Bethmann-Hollweg, qui, il y a à peine deux mois, se rendait, après l'entrevue de Reval, à Saint-Petersbourg et à Moscou, visite bientôt suivie de celle de M. Poincaré, s'est rencontré avec le comte Berchtold. Il a passé deux jours au château de Buchlau, chez le ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie; il vient d'être à Sibulna l'hôte du roi de Roumanie, et son voyage prochain en Italie est annoncé. Enfin M. Sazanov, ministre des affaires étrangères de Russie, est à Londres; il ira ensuite à Paris, succédant à l'amiral Grigorovitch, un autre ministre du tsar, et en outre s'arrêtera à Berlin.

Dans cette série de déplacements d'hommes d'Etat, la rencontre du chancelier allemand et du ministre des affaires étrangères austro-hongrois est une manifestation nouvelle d'habitudes devenues traditionnelles entre les personnalités dirigeantes de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Le monde politique n'a donc pas lieu de s'en étonner. Toutefois, cette visite au château de Buchlau, propriété du comte Berchtold, où se déroule l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine eut lieu la fameuse entrevue du comte d'Althaus et de M. Isvolski, était entourée de circonstances qui forcent l'attention. La présence des ambassadeurs d'Autriche à Berlin et d'Allemagne à Vienne indique que les conversations ont embrassé les questions de politique générale, et aussi celles qui préoccupent le plus immédiatement les deux alliés, c'est-à-dire les affaires d'Orient. Le comte Berchtold n'aurait pas manqué de s'expliquer plus à fond avec le chancelier allemand sur la proposition qu'il a soumise aux puissances. Cette initiative, comme du reste toutes celles que l'Autriche-Hongrie prend de son propre mouvement, n'avait pas enthousiasmé Berlin, qui s'y est rallié surtout par opportunisme, et ne l'appuie que mollement. Le comte Berchtold aura voulu pénétrer davantage le ministre allié de la nécessité de la conversation générale qu'il propose aux puissances, et les complications balkaniques sont assez graves pour que l'Allemagne, même s'il existe certaines rivalités de détail en Orient entre elle et son alliée, tienne avant tout à se mettre d'accord sur tous les points avec Vienne. Le problème oriental, avec ses difficultés présentes, ne peut donc que souder davantage les deux alliés l'un à l'autre. Les informations qui parviennent de la péninsule sont en effet de plus inquiétantes, et même si, comme il faut l'espérer, elles sont un peu poussées au noir, elles restent encore suffisamment graves. La Bulgarie, où depuis le début de la guerre italo-turque on constate une surexcitation croissante, devient difficile à calmer depuis les massacres de Katchana. Le gouvernement s'efforce de contenir ces passions populaires, mais jusqu'ou restera-t-il le maître? Des meurtres de Serbes en Vieille-Serbie sont venus exalter l'opinion à Belgrade, où une crise ministérielle est sur le point de ramener au pouvoir M. Pachitch, l'homme d'Etat auquel la Serbie s'adresse d'instinct au heures de danger. Les deux royaumes sont en outre liés par une entente qui en cas de conflit avec la Turquie entraînerait probablement aussi la Grèce et le Montenegro dans une guerre commune. L'Albanie est en pleine anarchie. L'insurrection résiste à toutes les concessions de la Porte. Elle entretient en même temps l'effervescence en Macédoine et constitue un foyer de contagion pour la Serbie et la Bulgarie. Et en face de ce chaos qui menace l'existence même de l'empire ottoman, la capitale turque est le théâtre de rivalités politiques qui ont même gagné l'armée. Constantinople se montre incapable de gouverner, de rétablir l'ordre dans les provinces d'Europe et d'Asie, faute d'hommes et de décision. Cette situation précaire de l'empire ottoman peut avoir modifié les dispositions de Berlin, où depuis l'envoi à Londres du baron Marschall, l'on paraît moins soucieux de plaire à la Turquie qu'au moment de l'annexion de la Bosnie. C'est donc avec des dispositions peut-être un peu différentes qu'autrefois, mais évidemment sans perdre de vue les intérêts européens, que les deux hommes d'Etat auront envisagé le problème des nationalités et du maintien de la paix dans les Balkans.

tiative, comme du reste toutes celles que l'Autriche-Hongrie prend de son propre mouvement, n'avait pas enthousiasmé Berlin, qui s'y est rallié surtout par opportunisme, et ne l'appuie que mollement. Le comte Berchtold aura voulu pénétrer davantage le ministre allié de la nécessité de la conversation générale qu'il propose aux puissances, et les complications balkaniques sont assez graves pour que l'Allemagne, même s'il existe certaines rivalités de détail en Orient entre elle et son alliée, tienne avant tout à se mettre d'accord sur tous les points avec Vienne. Le problème oriental, avec ses difficultés présentes, ne peut donc que souder davantage les deux alliés l'un à l'autre. Les informations qui parviennent de la péninsule sont en effet de plus inquiétantes, et même si, comme il faut l'espérer, elles sont un peu poussées au noir, elles restent encore suffisamment graves. La Bulgarie, où depuis le début de la guerre italo-turque on constate une surexcitation croissante, devient difficile à calmer depuis les massacres de Katchana. Le gouvernement s'efforce de contenir ces passions populaires, mais jusqu'ou restera-t-il le maître? Des meurtres de Serbes en Vieille-Serbie sont venus exalter l'opinion à Belgrade, où une crise ministérielle est sur le point de ramener au pouvoir M. Pachitch, l'homme d'Etat auquel la Serbie s'adresse d'instinct au heures de danger. Les deux royaumes sont en outre liés par une entente qui en cas de conflit avec la Turquie entraînerait probablement aussi la Grèce et le Montenegro dans une guerre commune. L'Albanie est en pleine anarchie. L'insurrection résiste à toutes les concessions de la Porte. Elle entretient en même temps l'effervescence en Macédoine et constitue un foyer de contagion pour la Serbie et la Bulgarie. Et en face de ce chaos qui menace l'existence même de l'empire ottoman, la capitale turque est le théâtre de rivalités politiques qui ont même gagné l'armée. Constantinople se montre incapable de gouverner, de rétablir l'ordre dans les provinces d'Europe et d'Asie, faute d'hommes et de décision. Cette situation précaire de l'empire ottoman peut avoir modifié les dispositions de Berlin, où depuis l'envoi à Londres du baron Marschall, l'on paraît moins soucieux de plaire à la Turquie qu'au moment de l'annexion de la Bosnie. C'est donc avec des dispositions peut-être un peu différentes qu'autrefois, mais évidemment sans perdre de vue les intérêts européens, que les deux hommes d'Etat auront envisagé le problème des nationalités et du maintien de la paix dans les Balkans.

Le "Père du froid."

C'est ainsi que les six mille Français et étrangers réunis à Paris, en 1908, pour le congrès international du froid, désignèrent un vieil ingénieur français, M. Charles Tellier, le créateur de l'industrie du froid artificiel, grâce auquel douze milliards de francs de produits frigorifiés sont annuellement offerts aux consommateurs du monde entier. Cette belle découverte n'a pas enrichi son auteur, car le vieillard traîne une vieillesse morne, presque misérable, dans une modeste maison d'Auteuil. Emus de la détresse du vieil inventeur, M. Charles Tellier a aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans, des industries ont en l'idée de faire appel aux nations qui ont largement bénéficié de ses procédés scientifiques.

Le "Petit Parisien" nous apprend que la république Argentine a envoyé 25,000 francs; l'Uruguay a consacré pour une somme de 10,000 fr.; d'autres nations vont suivre le même exemple. En attendant, on organise une grande cérémonie en l'honneur du vénérable savant, laquelle aura lieu le mois prochain à Paris.

Sera-t-il Efficace ?

M. Winston Churchill, ministre de la Marine britannique, vient de faire un voyage en Irlande. Or, il y a près de Cork un rocher célèbre, le Blanney-Stone. Ce rocher domine un précipice, et la paroi qui regarde l'abîme est à peu près verticale. Les touristes, sujets au vertige, se gardent bien de s'avancer jusqu'au bord du Blanney-Stone. Mais la légende veut que les

audacieux qui vont jusqu'à déposer un baiser sur la face dangereuse du roc soient, pour le reste de leurs jours, doués de l'éloquence la plus séduisante. Pensant qu'un ministre ne parle jamais trop bien, M. Churchill a voulu risquer la redoutable épreuve. Il se coucha à plat ventre sur le Blanney-Stone, et, retenu aux jambes par la poignée de quatre guides, il se pencha et toucha de ses lèvres la pierre fatidique. Jamais on n'avait vu un ministre en aussi périlleuse posture. Le Royaume-Uni attend avec curiosité les fruits de ce baiser. M. Churchill n'a qu'à se bien tenir lors de son prochain discours, s'il ne veut pas détourner la légende et s'allier à jamais les Irlandais!

Le gérant d'hôtel

Après cent cinquante jours de navigation sur mer, le navire aborde à La Plata, et la parfaite conservation des viandes frigorifiées y fut constatée par une commission officielle. La preuve était faite, et les étrangers s'emparèrent d'une idée qui permettait, notamment, aux éleveurs de l'Amérique du Sud d'envoyer en Europe les viandes de leurs troupeaux, si abondants. Les œufs, le poisson, le beurre, le lait, les volailles, les fruits, peuvent voyager ainsi, depuis lors, en toute sécurité et conserver toute leur fraîcheur, malgré des voyages de plusieurs milliers de kilomètres. Comme il arrive fréquemment, l'ingénieur français ne bénéficia pas de sa conception. D'autres s'enrichirent avec son idée. Grâce à l'Association française du Froid, cette injustice va être réparée.

Le gérant d'hôtel

Sur les plages de la Manche, sous le ciel d'Egypte, au bord des lacs d'Italie, au pied des Alpes ou des Pyrénées, partout où la beauté du site ou l'agréabilité du climat ont attiré les voyageurs, on retrouve le même personnage, identique sous toutes les latitudes: le gérant d'hôtel. Bien qu'il soit si répanda, en contact quotidien avec tant de personnes venues de pays si divers, on le connaît mal. Beaucoup ne veulent voir en lui qu'un commerçant, un homme qui loue des chambres et revend des déjeunés après leur avoir offert un séjour plus ou moins long dans des salons où règne, même en été, la plus exquise fraîcheur. Jugement étroit! Le gérant d'hôtel occupe aujourd'hui dans le monde une véritable situation. Il a résolu, pour une portion du genre humain, le problème social si ardue à résoudre suivant son mérite. Pour évaluer ce mérite, il a des éléments d'appréciation subtils. Les résultats qu'il obtient sont rarement discutés par ceux mêmes qu'ils pourraient humilier. Ainsi, entre un grand célèbre, mais que la vie de laboratoire a laissé pauvre, et un spéculateur enrichi par des opérations sans gloire, le gérant d'hôtel réservera toujours au premier les appartements les plus luxueux, la table la plus en vue, son attitude la plus déférente. Il saura même posséder cet esprit de justice jusqu'au désintéressement et recevra d'abord de longs mois, sans un centime de rétribution, l'ancien chef d'Etat privé de sa liberté civile, la reine exotique détonner au poète général à qui l'éditricur trop pressé ne veut plus avancer de droite d'autre. Partira le gérant d'hôtel sans honorer la beauté plastique aussi bien que les grandeurs déclinées ou la valeur intellectuelle, et il accueillera avec empressement les jolies femmes. Quelques voyageurs ont voulu voir un indice d'humaine faiblesse. C'est au contraire la preuve d'une héroïque abnégation. La très-jolie femme, dès son arrivée à l'hôtel, une cour d'admirateurs s'agréant assiste de loin à ses triomphes, mais s'interdit rigoureusement de lui adresser même la parole. Il n'a qu'un désir, qu'un souci: le bonheur d'autrui, la joie de ses hôtes. Car le gérant d'hôtel, déjà s'éloignant du commerce ordinaire, est très près de l'homme du monde, du grand seigneur qui reçoit. Et qui mieux que lui sait recevoir? Sa courtoisie est si parfaite qu'il n'a pas besoin d'inviter. On s'invite chez lui. Il est le très humble sujet de chacun de ses hôtes qui sont ses souverains. Aussi trouve-t-on chez lui des êtres qui sont venus de contrées de la terre les plus différentes. Mais son amabilité est telle que chacun chez lui se trouve chez soi. Pour tous il est un compatriote aimable, dévoué et doué d'un tel esprit d'abnégation qu'on est sûr de le retrouver dans n'importe quelle localité jugée digne d'être visitée. Il réalise en sa personne le type du gentleman de chaque pays. Qui distinguera s'il est Suisse, Hollandais, Danois ou Français? Coiffé, rasé, habillé suivant une formule toujours exacte en ses combinaisons variées, il accorde par quelque trait le caractère de chaque race, et pour qu'aucun peuple ne puisse être jaloux, il trouvera le moyen de parler toutes les langues avec un léger accent étranger, imitant encore en cela ses hôtes habituels. Peut-on pousser plus loin le scrupule de l'équité et peut-on montrer plus d'estime et d'affection à ses hôtes qu'en s'attachant à leur ressembler? Du reste, il n'est pas seulement l'un de ceux qu'il abrite sous son toit. Il est leur confident et leur conseiller. Même les hommes les plus forts, ceux qui savent le mieux passer de tout le monde lui demandent conseil pour les détails les plus futiles: le choix d'une excursion par exemple ou l'achat de produits photographiques... Il reçoit les confidences de la vieille dame qui voyage accompagnée d'une grande et jolie tricoteuse et d'un horrible petit chien. Il écoute avec une physiognomie tendue par l'attention les récits du chef de parti que les événements de la politique ont chassé de sa partie ingrate. Comme son cœur, sa bourse est ouverte. Un jeune homme a-t-il quelques mécomptes d'argent? Le gérant s'applique à le rendre, pour quelque temps au moins, les pièces que le jeu a faites. Mais le gérant d'hôtel est, avant tout, un grand psychologue. A peine descendez-vous d'un omnibus, il sait déjà qui vous êtes, quel est votre tailleur, votre bottier, si vous avez une profession, combien de billets renferme votre portefeuille. Peut-être en vous recevant s'excoiera-t-il subitement d'un geste de re-

grit évasif et disparaît-il... Ne soyez pas surpris, lorsqu'il revient, si vous devez exécuter un demi-tour pour lui faire face: vous êtes à contre jour; il a voulu vous passer en pleine lumière. N'arrangez pas la lampe affectée de lui en imposant. D'un regard il vous a jugé. Aussitôt après, par sonnet d'exactitude, il vérifie la sûreté de son coup d'œil. Voici vos bagages, qui derrière vous, en même temps que vous, avec une sûreté, une spontanéité impressionnante, répondent à toutes les questions: D'où venez-vous? Que contez-vous? Avez-vous déjà beaucoup voyagé? Pendant les repas, deux yeux que vous ne voyez pas veillent derrière un paravent à ce que le service soit rapide et correct. Ils vous observent aussi. Ils constatent vos menus faits, l'empreinte que la vie a laissée sur vous... La nuit, alors que dans l'hôtel tout est silence, une ombre passe... Le lendemain, du reste, lorsque le gérant vous demandera si votre chambre vous plaît, vous ne percevrez dans sa voix aucune ironie. A tous ceux dont il sait les secrets, il ne montre jamais qu'un visage impassible. Et cependant il a des heures cruelles. L'hôtel qu'il dirige est perdu dans la montagne et les provisions attendues n'arrivent pas... Dans la nuit tout le lait est tourné et les bouillottes appellent frénétiquement au matin le lait et le chocolat... Les gâteaux de cuisine menacent de se mettre en grève! Il y a pis: la pluie. Elle est la grande ennemie du gérant d'hôtel, car elle ramène obstinément autour de lui la toute bouillonnante et masquée de ses hôtes, qu'il faut consoler et distraire, et à qui, contre toute vaine semblance, hélas! il faut donner un peu d'espoir en des jours meilleurs et favorisés par le soleil.

Pas assez salées.

Les femmes sont plus desalées que nous. Oh! Il ne s'agit pas de leurs propos, mais de la salure de leur sang, moindre que la nôtre, a-t-on constaté, et de là viendrait leur infériorité, ajoutant impertinamment les savants. La femme, disent certains de ces pédants sans galanterie, est inférieure à l'homme en tout; en intelligence, en raison, comme en force physique. Son angle facial se rapproche plus de celui des quadrumanes supérieurs que de celui de l'homme. Ses sens sont moins affinés. Elle n'a point d'odorat, ne goûte pas le vin; elle sent moins la douleur. Cette infériorité prétendue semble tenir à des causes multiples, dont les principales seraient la pauvreté de son sang en globules rouges et sa faible teneur en chlorure de sodium. Le sang de l'homme contient plus de 4,500,000 globules rouges par millimètre cube; celui de la femme n'en renferme que 3,500,000. Le poids de ces globules rouges à l'état sec est de 142 chez l'un, de 127 chez l'autre. Pour le chlorure de sodium, il en est de même. Or, c'est un fait d'observation générale, fait observé par le "Matin", que dans l'échelle des êtres, les plus développés sont toujours les plus salés; l'oiseau est plus salé que le poisson et celui-ci que la grenouille. Bien plus, dans un même animal, les organes, les plus actifs ont

Pas assez salées.

encouru é de faite, qu'il y avait des marques, des sculptures, sur les petites plaquettes si onies d'habitade... que trait de, comme il en fit avec son talon, en feignant de se renverser. —Que pensez-vous de cela, Johnnie? —Si le docteur a gîlé... Justement comme vous aviez l'air de le faire, sergent? —Il aurait donc gîlé plusieurs fois, Johnnie? —Il y avait bien, en effet, plusieurs de ces gîlés sur les plaquettes. Après cela, William Perkins, toujours de l'air le plus détaché, intervint: la matelote de garde de la nuit et se fit dire par plusieurs que la barre d'appui fermant la coupée était toujours fermée... On avait dû la relever. Mais, assés, avec leur esprit déductif, ils se refusèrent à admettre l'explication si simple qui était acceptée par tous. William Perkins, tapant sur l'épave de Johnnie, disait: —Vous croyez cela, vous, Johnnie, qu'un homme intelligent tombe à la mer sans s'en apercevoir? —Un homme distrait, sergent! —Avez-vous jamais remarqué, Johnnie, qu'il fut le moins du monde distrait, M. le docteur Gévolki? —On dit qu, sergent: que tous les savants sont distraits!... —Allons voir, Johnnie! —Et, de l'air le plus dégagé, William Perkins, son brûlé-gueules au bec, allait examiner la coupée. Et, tout de suite, il remarquait, la toilette de savoir n'ayant pas

encouru é de faite, qu'il y avait des marques, des sculptures, sur les petites plaquettes si onies d'habitade... que trait de, comme il en fit avec son talon, en feignant de se renverser. —Que pensez-vous de cela, Johnnie? —Si le docteur a gîlé... Justement comme vous aviez l'air de le faire, sergent? —Il aurait donc gîlé plusieurs fois, Johnnie? —Il y avait bien, en effet, plusieurs de ces gîlés sur les plaquettes. Après cela, William Perkins, toujours de l'air le plus détaché, intervint: la matelote de garde de la nuit et se fit dire par plusieurs que la barre d'appui fermant la coupée était toujours fermée... On avait dû la relever. Mais, assés, avec leur esprit déductif, ils se refusèrent à admettre l'explication si simple qui était acceptée par tous. William Perkins, tapant sur l'épave de Johnnie, disait: —Vous croyez cela, vous, Johnnie, qu'un homme intelligent tombe à la mer sans s'en apercevoir? —Un homme distrait, sergent! —Avez-vous jamais remarqué, Johnnie, qu'il fut le moins du monde distrait, M. le docteur Gévolki? —On dit qu, sergent: que tous les savants sont distraits!... —Allons voir, Johnnie! —Et, de l'air le plus dégagé, William Perkins, son brûlé-gueules au bec, allait examiner la coupée. Et, tout de suite, il remarquait, la toilette de savoir n'ayant pas

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS. Dans une lettre envoyée hier à son représentant à la Nouvelle-Orléans, M. Loyel, directeur de la troupe de l'Opéra Français, annonce qu'il a engagé tous les principaux artistes pour la saison 1912-13. A l'exception de la contralto, l'engagement de cette dernière artiste n'est plus qu'une question de deux ou trois jours, et ainsi la troupe au grand complet pourra s'embarquer à Cherbourg dans les premiers jours d'octobre. Voici les noms des artistes de premier rang: Ténors: MM. Tharaud, Patazzi, Sorin. Barytons: MM. Montano, Brunat, Combes. Basses: MM. Delval et Naudy. Falcon: Mlle Hélène Therry. Chanteuses: Légers: Mlles Charpentier et Yerna. Dugazon: Mlle Cortez. Chef d'Orchestre: M. Albo. Premier Compositeur: M. Gamy. Trial: M. Jobert. Mlle Therry, la falcon, est une artiste au vrai sens du mot qui tout d'une grande réputation en Europe, aussi M. Loyel est-il certain qu'elle plaira à notre public. Il en est de même du fait ténor Tharaud, dont la voix rappellera à notre public celle d'un ancien favori, le célèbre Jérôme.

TULANE.

L'amusante comédie musicale "Alma, where do you live?" qui tient l'affiche cette semaine au Tulane, sera donnée en matinée aujourd'hui. C'est dire qu'il y aura foule cet après-midi au fashionable théâtre de la rue Baronne.

ORPHEUM.

Les nombreux applaudissements qui se sont fait entendre hier sont une preuve suffisante que le programme ne laisse rien à désirer. Les chanteurs de la compagnie de Mlle Marion Littlefield ont interprété différents morceaux de grand opéra avec une rare perfection. Les deux comédiens Harry Carr et Arthur Fields se sont emparés des auditeurs dès le commencement de leur acte. La comédie de M. Graham Moffet souleva souvent des applaudissements. Enfin Nip et Buck se montrent de merveilleux acrobates.

Feuilleton

—DB— L'ABELLE DE LA N. O.

No. 102 Commencé le 28 mai 1912

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

QUATRIÈME PARTIE

—Ah! murmura Gévolki, dont les forces renaissent: quel démon le protège donc!

Et, ardemment, cela fut résolu, presque aussitôt: car, dès que Gévolki, débarrassé de ces vêtements mouillés, était étendu

sur sa couchette, le maharajah le qui l'ait, pour aller rassurer le princeur Kita, qui venait d'ap-prendre l'accident.

Quant à Stanislas, par simple convenance il habitait d'un tout autre côté du navire. Il avait donc été informé l'un des derniers.

Avant qu'il fut accouru auprès de son père, celui-ci pouvait avoir eu rapide idée à l'égard de la princesse, et bégayait, entre ses dents qui claquaient encore.

—C'était donc bien lui? —Et pourquoi donc un instant? —Et... et... qu'est-il devenu? —N'est-il donc pas tombé à la mer en même temps que toi? —Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je croyais bien le précipiter... Il avait déjà la tête et la poitrine en l'air... quand je me suis senti enlever... quand j'étais dans le gouffre... J'ai été complètement étourdi tout d'abord... Et puis... rien... rien! —Serait-il donc encore à bord du navire? —Tu n'en as pas vu, toi? —La chose s'est passée tandis que je descendais à ton secours! —Ah! murmura Gévolki, dont les forces renaissent: quel démon le protège donc!

Les deux complices se contem-plèrent avec un effroyable an-gouisse: ils avaient maintenant

la sensation absolue qu'un seul des deux combattants était tombé à la mer!

—Méditation!... prononça la princesse Sahadjah, avec toute sa rage: voilà donc toujours comme tu les accomplis, toi tes actes suprêmes!

Mais elle courait immédiatement, avec l'expression la plus bouleversante, parce que Stanislas, le visage en pleurs, se précipitait chez son père, en se reprochant d'arriver si tard...

—C'est moi que l'on a prévenu le dernier, parmi ceux que tu aimes, papa!... Et ce n'est pas moi qui t'ai soigné!... Quelle reconnaissance je vous dois, madame!... Et à vous aussi, Al-tessé!

Le maharajah avait la parfaite bonté de revenir prendre des nouvelles de son médecin. Et comme Stanislas ne pouvait dominer une reconnaissance, c'est le souverain qui le rassura.

—Puis d'inquiétude, jeune homme, voyons!... un simple accident!... un bain, dans notre mer des Indes, dont votre papa sera quitte tout au plus avec un rhume!... A l'avenir, par exemple, mon jeune ami, je crois que je vais vous attacher rigou-reusement à la précieuse personne de votre père: qu'il ne soit plus victime de ces distractions!

—Mon père, babatia Stanislas, tout tremblant, sait que je ne sais jamais plus heureux que lorsque je me trouve auprès de

lui! Et il le baisa longuement au front.

Mais, comme il se relevait, il distinguait le regard terriblement fixé sur lui... avec... oui, avec quelque chose qui ressemblait à une expression de haine!

... qui s'attenda, d'ailleurs, dès que Gévolki vit le visage de son fils se décomposer de nouveau.

—Son fils!... son porte bonheur! disait il tout à l'heure.

Son fils... Décidément, quel petit monstre de dissimulation, s'il était un contrat de ce qui se passait, s'il était le complice de cet ennemi, que l'on croyait toujours terrassé, ou disparu et qui surgissait sans cesse, plus redoutable que jamais!

Mais... son fils... savait-il... Était-il réellement complice?... Stanislas avait été pour quelque chose dans l'expédition que Pierre Moreau avait tentée dans son laboratoire de Sainte-Ouen.

Pierre Moreau n'agissait-il pas seul, en tout ceci?... Or Pierre Moreau n'avait-il pas, plutôt, pour complices, des Hindous? peut-être des deux fa-kra, que l'on disait voyageant par terre, et qui pouvaient être assez habiles pour s'être cachés dans un des innombrables rocaux de "l'Indostani", où ils auraient eu, alors, la protection, l'aide mystérieuse, de presque tous leurs compatriotes?...

encouru é de faite, qu'il y avait des marques, des sculptures, sur les petites plaquettes si onies d'habitade... que trait de, comme il en fit avec son talon, en feignant de se renverser.

—Que pensez-vous de cela, Johnnie? —Si le docteur a gîlé... Justement comme vous aviez l'air de le faire, sergent? —Il aurait donc gîlé plusieurs fois, Johnnie? —Il y avait bien, en effet, plusieurs de ces gîlés sur les plaquettes. Après cela, William Perkins, toujours de l'air le plus détaché, intervint: la matelote de garde de la nuit et se fit dire par plusieurs que la barre d'appui fermant la coupée était toujours fermée... On avait dû la relever. Mais, assés, avec leur esprit déductif, ils se refusèrent à admettre l'explication si simple qui était acceptée par tous.

William Perkins, tapant sur l'épave de Johnnie, disait: —Vous croyez cela, vous, Johnnie, qu'un homme intelligent tombe à la mer sans s'en apercevoir? —Un homme distrait, sergent! —Avez-vous jamais remarqué, Johnnie, qu'il fut le moins du monde distrait, M. le docteur Gévolki? —On dit qu, sergent: que tous les savants sont distraits!... —Allons voir, Johnnie! —Et, de l'air le plus dégagé, William Perkins, son brûlé-gueules au bec, allait examiner la coupée. Et, tout de suite, il remarquait, la toilette de savoir n'ayant pas

encouru é de faite, qu'il y avait des marques, des sculptures, sur les petites plaquettes si onies d'habitade... que trait de, comme il en fit avec son talon, en feignant de se renverser.

—Que pensez-vous de cela, Johnnie? —Si le docteur a gîlé... Justement comme vous aviez l'air de le faire, sergent? —Il aurait donc gîlé plusieurs fois, Johnnie? —Il y avait bien, en effet, plusieurs de ces gîlés sur les plaquettes. Après cela, William Perkins, toujours de l'air le plus détaché, intervint: la matelote de garde de la nuit et se fit dire par plusieurs que la barre d'appui fermant la coupée était toujours fermée... On avait dû la relever. Mais, assés, avec leur esprit déductif, ils se refusèrent à admettre l'explication si simple qui était acceptée par tous.

William Perkins, tapant sur l'épave de Johnnie, disait: —Vous croyez cela, vous, Johnnie, qu'un homme intelligent tombe à la mer sans s'en apercevoir? —Un homme distrait, sergent! —Avez-vous jamais remarqué, Johnnie, qu'il fut le moins du monde distrait, M. le docteur Gévolki? —On dit qu, sergent: que tous les savants sont distraits!... —Allons voir, Johnnie! —Et, de l'air le plus dégagé, William Perkins, son brûlé-gueules au bec, allait examiner la coupée. Et, tout de suite, il remarquait, la toilette de savoir n'ayant pas

encouru é de faite, qu'il y avait des marques, des sculptures, sur les petites plaquettes si onies d'habitade... que trait de, comme il en fit avec son talon, en feignant de se renverser.

mieux, put causer assez longuement avec les détectives: il examinaient ensemble cette hypochrèse; et une seconde conclusion s'imposa à William Perkins, c'est que les deux fakers ne voyageaient nullement par terre.

Il était étrangement à bord de "l'Indostani" et il avait voulu se venger de ce médecin illustre, qui s'était mis si complaisamment à la disposition des policiers anglais!

—A bord de "l'Indostani"?... s'écriait Gévolki, stupéfait. Mais personne ne peut monter à bord sans papiers!... sans être inscrit sur le livre de commerce!

—Il s'en occupe bien, monsieur le docteur, ces gillards!... des papiers et des formalités!

—Voyons, voyons, monsieur William Perkins!... Moi qui les connais très bien... et Son Altesse le maharajah... et le seigneur Mahjar!... Est-ce qu'ils seraient pu nous tromper, même s'ils se sent déguisés!... Il n'y a pas un seul Hindou voyageant avec nous qui n'ait présenté son hommage au maharajah!

—Pensez-vous, monsieur le docteur, qu'ils se seraient traités eux-mêmes?... Ils sont à fond de cale, s'ils!... on dans quel cas se casse... on parmi les charbonniers... on dans la soude charbon!... Et vous ne rappelez pas, monsieur le doc-